

“Aime Dieu et va ton chemin”



Bulletin de l'Union-Allet

Vol. I.

MONTREAL—25 MARS, 1874.

No. 6

SOMMAIRE.

1. LE LIEUTENANT HUGH MURRAY.
2. ACTES OFFICIELS.
3. CEREMONIES FUNEBRES POUR LE REPOS DE L'AME DU LIEUT. MURRAY.—Québec,—Montréal,—Kingston,—St. Hyacinthe
4. LA PRESSE.
5. DERNIERES LETTRES DU LIEUT. MURRAY.—La prise de Vich.—
6. Lettres du 8, 9, 10, janvier.—Lettre du 19 et 30 janvier.—1 et 3 février.—Dép'ches au *Freeman*.—Extraits.
7. NOUVELLES DE ROME.—Lettre de M. Moreau.
8. NOTE EDITORIALE.
9. ZOUAVES MEDECINS.
10. ANNONCES.

HUGH MURRAY

LIEUT. AUX ZOUAVES PONTIFICAUX.

CE n'est pas sans une tristesse profonde que nous avons appris la mort héroïque de notre ancien Camarade et Lieutenant M. Hugh Gates Murray, Chevalier de l'Ordre de Pie IX. Cette émotion bien naturelle à ceux qui ont porté l'uniforme pontifical et servi dans le même corps, a cependant bien vite fait place à un autre sentiment plus élevé. Le champ de bataille en effet, n'est-il pas le vrai, l'unique lit de mort du soldat. Aussi un orgueil bien légitime s'est-il emparé de nous quand nous avons considéré la fin de notre pieux et héroïque compatriote.

Deux causes catholiques ont su trouver écho dans notre cher pays, Rome et l'Espagne, et toutes deux avaient surtout retenti dans le cœur de Murray. La première était, on peut le dire, unique, car il n'avait en vue dans son dévouement à Don Carlos que de hâter la prochaine délivrance de Rome par les mains de ce roi catholique. Quand il parlait de ses camarades morts au champ d'honneur, il disait que la mort la plus heureuse, la plus désirable, qu'un homme put souhaiter en ce siècle, était de verser son sang pour l'Eglise; toute son âme était dans ses paroles.

On se rappelle ce qu'il écrivait lors de l'enterrement de Wills; ils ont mis mon sabre sur le catafalque: quand sera-t-il posé sur mon corps. *L'Espagne, ce n'est pas Rome, mais c'est sur le chemin de Rome, et pourquoi une place plus qu'une autre?* Nous avions espoir, nous, et comme le disait un de nos Camarades, nous le pensions invulnérable jusque sur la terre Romaine; c'était bien son désir aussi, mais la Providence en a autrement décidé. Son dévouement sans bornes a reçu sa récompense, nous savons qu'il repose en paix, il a parcouru sa carrière en soldat de la foi après avoir combattu le bon combat.

Né à Montréal, le 30 Avril 1836, il fut amené la même année à Québec. Ce fut en cette ville, au petit séminaire qu'il fit ses études. En 1856, il termina son cours par les examens du baccalauréat qu'il subit avec un succès complet et fut couronné bacheliers es-arts. Aussitôt il entra à l'Université-Laval où il suivit les cours de l'Ecole de Médecine pendant plus d'un an. Il s'y fit remarquer par son aptitude, sa soumission et son amour

pour le travail. Il eut la cruelle infortune de perdre en quelques mois [1857] sa mère et son père; ces deux malheurs qui le frappaient coup sur coup lui firent prendre la résolution d'embrasser la carrière ecclésiastique, mais les chagrins et un travail constant et laborieux affaiblirent sa santé au point qu'il dût renoncer aux études théologiques.

En 1859 il entra à la rédaction du « Journal of Education » au département du Surintendant de l'Instruction Publique, alors dirigé par l'Honorable P. O. Chauveau; il y était encore quand Castelfidardo eut lieu.

Cette épopée renouvelée des Croisades alluma en son cœur le feu du dévouement qui l'embrasait. Un canadien M. Testard de Montigny l'avait déjà devancé, quand au mois de mai, il écrivit à son Vénérable oncle, Mgr. Horan, de Kingston, sa ferme détermination de partir pour Rome. La bénédiction de son projet ne tarda pas à venir avec la permission de partir. Il arriva à Rome et le 31 Juillet 1861, endossa dès ce moment l'uniforme qui lui devait un jour servir de glorieux linceul. Sa conduite au Régiment fut celle d'un vrai soldat; attaché à sa foi comme le sont les fils d'Erin, jamais il ne broncha hors d'une conduite sévère et dont le mot d'ordre était dévouement et discipline. En 1866, il fut promu sergent lors d'une affaire de brigands dont le succès lui fut dû en grande partie. La campagne de 1867, campagne sérieuse s'il en fût pour la petite armée du St. Père, fut pour notre regretté camarade un époque de réjouissance. Après tant d'années endurées de garnisons monotones, de marches et de contremarches, il avait enfin l'occasion de rassasier sa faim de dévouement, de courage à toute épreuve. Sévère, discipliné, le regard mélancolique et rempli de loyauté, de franchise et de cette brusquerie militaire qui venait de l'esprit du devoir, il se faisait obéir, respecter et aimer de ses soldats. L'ami qui écrit ces lignes, se rappellera toujours que même dans les discussions qu'il soutenait, personne n'a jamais pu surprendre chez lui la moindre arrière pensée, ce qu'il disait, et il avait une certaine manière de dire, était d'un ton convaincu, loyal, franc et honnête, en lui donnant la main, certes on se disait tenir la main d'un honnête et loyal soldat.

Homme essentiellement du devoir, et le devoir envers l'Eglise faisait partie de sa religion, il fit son devoir en 1867 et Mantana